

Americana

L'horreur rurale de Charles B. Pierce

Alexandre Fontaine Rousseau

Number 188, September 2018

Les masques du réel

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89334ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fontaine Rousseau, A. (2018). Americana : l'horreur rurale de Charles B. Pierce. *24 images*, (188), 88–89.

Americana

L'horreur rurale de Charles B. Pierce

PAR ALEXANDRE FONTAINE ROUSSEAU



↑ ↑ The Legend of Boggy Creek (1972)

« *This is Fouke, Arkansas. I grew up here. The population was about 350 when I was a boy. It still is.* » Des images de ce petit village paisible situé quelque part à la frontière de la Louisiane, du Texas et de l'Arkansas se succèdent à l'écran, tandis que le narrateur poursuit tranquillement sa description. « *Aside from homes, Fouke has several stores, a couple of gas stations, a post office and a school, a garage and a motel, and two cafes where the menfolk stop by for coffee and conversation on the fish they've caught, or the duck, quails, squirrel or deer they've hunted.* »

Dans *The Legend of Boggy Creek* (1972), le réalisateur Charles B. Pierce invite les habitants de Fouke à interpréter leur propre rôle dans des reconstitutions dramatiques de leur rencontre avec une mystérieuse créature vivant soi-disant dans les marécages qui entourent cette minuscule municipalité. Sa démarche se situe à mi-chemin entre l'horreur et le cinéma vérité, un peu comme si Pierre Perrault s'était découvert des affinités insoupçonnées avec le cinéma d'exploitation américain. Tourné pour 100 000\$, le film va engendrer des recettes d'environ 25 millions et lancer la carrière de Pierce.

Réalisateur, producteur, scénariste et directeur de la photographie, Charles B. Pierce va aussi travailler comme décorateur sur de nombreuses productions dont *Coffy* (1973) de Jack Hill, *Black Belt Jones* (1974) de Robert Clouse et *The Outlaw Josey Wales* (1976) de Clint Eastwood. Cette versatilité lui permettra d'opérer de manière quasi autonome sur ses propres projets, ce qui explique d'ailleurs pourquoi on parle fréquemment de Pierce comme de l'un des premiers cinéastes indépendants « modernes ». En réalité, il serait peut-être plus approprié de l'associer à la tradition des cinéastes de genre régionaux qui font leur apparition aux États-Unis dès les années 1950.

Tant par l'envergure de ses productions que par la nature de ses préoccupations, Pierce tend à se cantonner à une perspective locale, dépeignant film après film les communautés isolées d'une certaine Amérique rurale. *Bootleggers* (1974), son second long métrage, raconte l'histoire de deux familles rivales produisant de l'alcool de contrebande en Arkansas durant les années 1920. *The Town That Dreaded Sundown* (1976) propose pour sa part une reconstitution des « moonlight murders », une série de meurtres sordides commis en 1946 dans la ville de Texarkana. Dans *The Evictors* (1979), une famille achète une propriété en Louisiane sans savoir que celle-ci a été le théâtre d'une fusillade deux décennies plus tôt.

Cette sincère fascination pour les faits divers permet à Pierce de construire à petite échelle une histoire parallèle de son pays, une histoire des états plutôt que de leur union. Par-delà sa prémisse sensationnaliste, *The Legend of Boggy Creek* s'intéresse surtout au quotidien de ces gens que l'histoire improbable du monstre de Fouke permet de rassembler. Cette série B sert au final de prétexte à la documentation d'une certaine manière de vivre, d'un rapport à la nature et au territoire qui engendre justement de telles légendes. Les compositions et la mise en scène contemplative de Pierce évoquent par moments une sorte de Terrence Malick fauché, captant la beauté ordinaire des paysages et des occupations ordinaires telles que la pêche et la chasse.

Le glissement du documentaire à l'horreur se fait ponctuellement, au fil des apparitions et des attaques de la créature, qui donnent lieu à des reconstitutions plus structurées, plus proches du cinéma de genre traditionnel. Les moyens limités et l'emploi de comédiens non professionnels confèrent à celles-ci un côté approximatif. Mais l'amateurisme flagrant de ces scènes contribue, paradoxalement, à l'authenticité de l'ensemble. Tant par sa forme hybride que par son ton, *Boggy Creek* annonce tous ces « documentaires » à l'exactitude discutable traitant de phénomènes paranormaux qui sont désormais indissociables de la programmation télévisuelle de fin de soirée.

Fiction plus conventionnelle, *The Town That Dreaded Sundown* demeure malgré tout tributaire de cette pollinisation du genre par le documentaire. L'introduction du film, par exemple, propose un portrait détaillé de l'Amérique d'après-guerre, l'expérience de Pierce en tant que décorateur se faisant notamment sentir dans le soin particulier apporté à la reconstitution d'époque. Par sa simple présence, la narration en voix off sert d'emblée à distinguer *The Town That Dreaded Sundown* (1976) du *slasher* conventionnel. Pierce, au fond, s'intéresse plus à la place centrale qu'occupe le tueur en série dans la nouvelle mythologie américaine qu'à la mise en image de sa violence. Le film, par sa description méthodique des événements, préfigure la mode des *true crimes* contemporains.

ET LE RÉSULTAT FINAL S'INSCRIT, EN CE SENS, DANS LE MÊME REGISTRE FOLKLORIQUE UNIQUE QUE *THE LEGEND OF BOGGY CREEK*.

1. Traduction : « Voici Fouke, Arkansas. J'ai grandi ici. La population était d'environ 350 habitants quand j'étais jeune. Ce l'est encore. Hormis les maisons, Fouke compte plusieurs magasins, quelques stations-service, un bureau de poste et une école, un garage et un motel ainsi que deux cafés où les hommes s'arrêtent pour boire un café et parler du poisson qu'ils ont pêché – ou du canard, de la caille, de l'écreuil ou du chevreuil qu'ils ont chassé. »